

Diva,

la Braque de Weimar



Depuis quelques jours, ma chienne bien-aimée Diva n'est plus. Elle aurait eu quinze ans dans trois mois.

Certes, j'étais préparée à sa disparition, mais une chose est de savoir, une autre de supporter ; une chose les consolations anticipées de la raison, une autre la béance brutale de l'absence ; une chose l'ultime caresse, une autre le dernier baiser sur sa dépouille.

À cet instant, j'ai souhaité qu'elle découvre enfin dans un au-delà de grands espaces : les courses, les découvertes, les aventures que je n'avais pu lui offrir que rarement de son vivant parce qu'elle fuguait à perdre haleine.

Divya, ma braque de Weimar, délicate et puissante, n'en faisait qu'à sa tête, en effet. Jamais elle ne m'a rapporté un projectile, dédaigneuse du retour à l'envoyeur. Un jeu indigne de son rang en quelque sorte. Les coups de feu la terrorisaient, mais je la soupçonnais de jouer la comédie, fort bien d'ailleurs, pour éviter un emploi jugé peu convenable.

C'est aussi pour cela que je l'aimais, parce qu'elle refusait d'apprendre et de participer à tout ce qui n'entraînait pas dans ses goûts, ses désirs, ses plaisirs.

Parler d'elle panse un peu ma blessure sans la refermer, ce que je ne souhaite pas... Pas encore, en tout cas. Un jour cependant, son souvenir devenu tendre chassera mes larmes.

Dans sa prime jeunesse, Diva jouait avec les grappes de raisin de la tonnelle qui ombrageait ses vastes « appartements », un abri de jardin où elle dormait selon ses humeurs. « Quel manque de discipline ! » me direz-vous. Sans doute est-ce la conséquence d'une enfance assez libre parmi les animaux de la ferme grand-parentale et de contacts heureux, d'attachements qui excluaient des règles sévères.

Un peu plus tard, ce furent des kakis — fruits du plaqueminer — aux suavités dorées qui fixèrent ses ébats matinaux.

Diva, un prénom que je n'avais pas choisi, mais qui s'avéra justifié au vu de ses proportions « divines », en effet. Elle eut les honneurs et connut les bonheurs de la neige, la toute dernière chute d'ailleurs sur notre région, en 2007. Telle une danseuse en chaussons blancs, of course, elle esquissa d'abord de prudentes arabesques puis elle bondit en tous sens en quête des gerbes de flocons qu'elle créait. J'ai conservé pieusement les photos prises ce jour-là de ma beauté en plein vol.

Les voyages, même aux longs cours, l'enchantaient. Couchée — vautrée serait plus exact — dans son vaste panier à l'arrière de la Volvo, une ancêtre celle-là, elle n'aboyait qu'aux têtes des inconnus qui avaient l'audace de passer trop près du véhicule. À défaut de Weimar, pas au programme, elle découvrit la verte Autriche, ce qui lui permit de parfaire sa méconnaissance totale de la langue allemande.

Quel âge avait-elle lors de l'invasion des sangliers — une mini-horde tout de même — sur notre terrain ?

Six ans peut-être. C'est elle en tout cas qui a joué les « les oies du Capitole » en donnant l'alerte. Bien qu'à l'abri dans le mas, son ouïe et son odorat perçurent l'arrivée de la meute et elle se mit à hurler. La charge fut si violente qu'une partie du terrain fut profondément bouleversée. Plusieurs jours durant, Diva l'inspecta, la gueule inquiète et courroucée, la queue agitée tel un fouet.

À mon grand regret, ma beauté braque de Weimar n'accepta jamais les avances d'un mâle. Ainsi, demoiselle elle demeura jusqu'à la fin de ses jours. Était-ce pour conserver sa ligne ou pour éviter la concurrence, fût-elle celle de ses propres petits ? Désirable, désirée, intouchable, fière et pimpante jusque dans son grand âge elle fut.

Depuis la disparition de Diva, je chasse le mot « mort » chaque fois qu'il affleure dans mon esprit. Comme pour lui accorder une sorte de seconde vie au-delà de mes sens, mais bien présente, chaude dans mon cœur ; depuis son enterrement dans notre jardin,

les animaux qui ont accompagné ma désormais longue vie surgissent. Seuls ou en groupes, bondissants, souriants, graves ou tendres, ils apparaissent là pour me soutenir, me consoler, me rappeler nos joies, nos aventures et célébrer une nostalgie mêlée de miel et d'alcool fort. Un bestiaire familial auquel ma fière Diva devra se mêler désormais, à moins qu'elle ne conserve quelques distances, un certain temps.

«J'ai fini par venir vous rejoindre, à reculons, à regret alors... Pas de familiarités prématurées... Respectez mon chagrin, j'ai perdu ma bien-aimée maîtresse...

— Nous aussi ! » souffla Baptiste, mon âne bien-aimé.